

Crimes de Seine

Évry, Essonne, banlieue sud de Paris.

Dans la pénombre du vestiaire, le capitaine de police Clovis Frisset ronchonna en enfilant son tee-shirt et son bermuda. L'idée d'aller courir sous la pluie fine qui tombait ne l'enchantait pas. Mais sa hiérarchie lui imposait les deux heures de sport hebdomadaires réglementaires. Il préférait nettement s'aérer les bronches et se rafraîchir les idées en courant un peu, seul, que de participer aux parties de football organisées par ses collègues.

Habillé, il fourra sa plaque et son brassard dans une poche, mais laissa son pistolet sur une étagère de l'armurerie. Il glissa derrière son dos le téléphone mobile qui lui servait de radio portative.

Sans échauffement, il sortit du commissariat en petites foulées, jetant un coup d'œil distrait à la cathédrale. Le cylindre tronqué, paré de briques rouges et couronné d'arbres, se détachait du ciel chargé de nuages sombres.

Le capitaine emprunta le même parcours piétonnier que d'habitude, qui serpentait en traversant plusieurs parcs glauques et déserts. Il atteignit un grand boulevard qu'il suivit, sur le trottoir, en descendant vers la Seine. Au niveau du pont de la voie ferrée, il descendit l'escalier menant aux quais de la gare, traversa un parking à ciel ouvert et, tournant brusquement à gauche, se retrouva sur l'ancien chemin de halage. L'asphalte de la rue laissait rapidement la place à une route de terre qui rétrécissait rapidement en longeant la berge. Clovis Frisset ne put s'empêcher de jeter de petits coups d'œil autour de lui.

– Déformation professionnelle, pensa-t-il. D'ailleurs, je suis en service.

En s'engageant sur le chemin boueux, il avait subitement quitté un monde urbain pour un corridor de campagne autour du fleuve. Bateaux,

poules d'eau, écluses et nénuphars composaient le décor champêtre. Des étudiants pratiquaient l'aviron sur les flots calmes. Le capitaine Frisset intervenait de temps en temps pour des accidents nautiques : des péniches inattentives renversaient parfois des yoles de rameurs. Le rôle du policier se réduisait dans ces cas-là à de simples constatations pour les dossiers d'assurances.

Pendant que ses muscles se tendaient, son esprit se relâchait. Ses pensées se mélangeaient dans un flou apaisant. Le chemin lui rappelait vaguement le sentier des douaniers de Perros-Guirec ; sans les célèbres rochers de granit rose, bien sûr. Le capitaine fit une pause afin de remonter ses chaussettes. Pour laisser passer un autre coureur qui arrivait en face de lui sur le chemin étroit, il se déporta dans la haute végétation sauvage. En se baissant vers ses chaussures, il remarqua une main. Tiens ? Les cinq doigts semblaient curieusement perdus au milieu des mauvaises herbes. Le policier repéra le poignet, puis suivit le bras du regard, jusqu'à découvrir un homme, étendu, visiblement mort, caché derrière des orties. Inutile de prendre son pouls, au risque de laisser des empreintes digitales intempestives : un objet en plastique jaune, enfoncé dans sa gorge, dépassait de sa bouche, et son thorax ne montrait aucun mouvement de respiration.

Fini le sport. L'urgence du travail d'enquête reprenait le dessus. Le capitaine Frisset prévint les pompiers, puis ses collègues, de la découverte d'un cadavre en bord de Seine. Afin que personne ne se doute de quoi que ce soit avant l'arrivée des renforts, il se posta devant le corps pour le masquer aux regards d'éventuels passants. Sachant que les coureurs auraient à peine le temps de le remarquer, il ne prit pas le soin de se donner une posture. En attendant, il pensa à ses autres affaires en cours : une fusillade dans le quartier des Pyramides et un braquage dans une bijouterie du centre commercial régional.

Un périmètre de sécurité fut délimité pour laisser les premiers enquêteurs examiner en détail la scène de crime. Les thèses du suicide et de l'accident pouvaient en effet difficilement être envisagées... Le monde s'avérait peut-être fou, jour après jour, mais l'imagination la plus débridée ne concevrait pas une personne s'enfonçant volontairement un objet entre les amygdales.

Un ruban de plastique blanc et rouge délimitait une zone étroite autour du corps. Les membres de la police scientifique s'affairaient dans ce petit espace. En tenue blanche de protection, ils allaient et venaient, la plupart ayant un appareil photographique en bandoulière. Ils se penchaient, examinaient le moindre centimètre carré à la recherche d'indices, se relevaient. Cette frénésie répliquait à l'apparente démente du tueur.

L'adjoint de Clovis Frisset, le sergent Reynald Boldi, s'approcha, un bout de papier à la main.

– Capitaine ?

– Qu'avez-vous trouvé, sergent ?

– Pas de portefeuille, aucun document. Nous ne savons pas de qui il s'agit.

– C'est mal ; on doit toujours avoir sa carte nationale d'identité sur soi. Un contrôle est si vite arrivé de nos jours, surtout en banlieue parisienne. J'ai bien mon badge professionnel et mon brassard orange toujours sur moi, même quand je ne suis pas en service, alors...

Qu'y avait-il exactement dans sa bouche ?

– Un jouet en plastique ; plus précisément, un canard de bain. D'après le médecin des services de secours, c'est la cause du décès : obstruction des voies respiratoires ayant entraîné une hypoxie. L'étouffement ne fait aucun doute.

– Et dans votre main ?

– Nous avons trouvé ce texte sous le corps. Cela ressemble à une feuille de calendrier mural, mais il n’y a pas de date. Juste ce qui semble être une citation de la Bible.

– Faites-moi voir.

Clovis Frisset lut mentalement :

« Voici, tu veux la vérité dans l’homme intérieur, et tu me feras comprendre la sagesse dans le secret de mon cœur. Psaume 51.6. »

– Ce qui nous fait deux mystères pour le prix d’un.

– Vous dites, mon capitaine ?

– Rien. Je pense tout haut. Je ne devrais pas, avec tous ces badauds. D’où sortent-ils donc ?

De retour au commissariat, le capitaine Frisset essaya de faire le point sur les questions soulevées par les deux indices insolites de sa nouvelle enquête.

À quoi pouvait faire référence le canard ? Le choix d’un symbole de la part du tueur ne se réfutait pas. Quelle folie pouvait conduire à utiliser comme arme du crime un petit jouet pour le bain ? D’où provenait un tel psychopathe ?

Fallait-il chercher dans le milieu des chasseurs ? Des éleveurs ? Des vétérinaires ? La crise récente de la grippe aviaire flottait encore dans tous les esprits.

Fallait-il voir dans le canard une allusion à un journal ? La victime exerçait-elle la profession de journaliste ? Le capitaine Frisset pensa également au verbe « canarder », sans voir pour le moment dans quelle direction cela pourrait orienter ses recherches.

La citation biblique l’inspirait tout autant. Hormis le caractère religieux du message, quelle conclusion en tirer ? La phrase s’articulait autour de

« *l'homme intérieur* ». Sans être expert en théologie, le policier sentait de quoi il s'agissait. L'homme vrai, celui qui communique avec les instances divines, ne dépendait pas de son enveloppe corporelle, de son apparence, mais de son âme la plus profonde, de son esprit. Ou quelque chose dans ce goût-là. Mais l'enquêteur avait besoin d'éléments concrets, tangibles. Au second degré, qui se cachait derrière cet « *homme intérieur* » ? Un homme de ménage, à tout faire ? Un policier, homme du ministère de l'Intérieur ? Lui-même ? Et à qui cela faisait-il allusion, d'ailleurs ? À la victime ? Au tueur ? À l'enquêteur, sous la forme d'une provocation ? Enfin, quel lien avec le canard ?

Clovis Frisset chercha des idées dans le fichier informatique des rapports récents de tous les commissariats français, en vain. Aucune autre affaire similaire ne lui sauta aux yeux.

– On y verra peut-être un peu plus clair après une nuit de sommeil, pensa-t-il.

Il descendit dans la salle de réunion pour préparer la journée du lendemain, en distribuant succinctement les rôles.

– Voici ce que je vous demande, à réaliser au plus tôt dans le cadre de cette nouvelle enquête. En plus du reste, bien sûr ; les autres affaires n'attendent pas. Boldi, vous essaieriez de trouver l'identité de la victime. Cherchez dans les déclarations de disparition. Vous irez à la cathédrale, voir si quelqu'un le reconnaît sur nos photographies. Dentreval, je vous charge de rester en contact avec l'équipe de la scientifique et de me tenir au courant de leurs découvertes. Miguello, vous préparerez un appel à témoin pour les journaux, à placarder dans les bâtiments ouverts au public : gare, mairie, préfecture, écoles et centre commercial. Ensuite, vous contacterez la fédération départementale des chasseurs et des pêcheurs. Je veux savoir s'ils connaissent notre victime.

Son identification constitue, dans l'immédiat, notre priorité absolue. C'est tout pour le moment. Je vais taper le rapport dans la base de données centrale avant de partir. Bonne nuit.

Le lendemain, le capitaine Frisset parcourut rapidement le journal régional. Il trouva ce qu'il cherchait dès la deuxième feuille. Le meurtre s'étalait sur une demi-page. L'article relatait les détails insolites. Il était peu probable que les journalistes aient pu voir par eux-mêmes ce qu'ils décrivaient. Et le policier faisait confiance à ses hommes pour garantir l'efficacité du périmètre de sécurité autour du cadavre. Mais ce qu'avaient raconté les quelques badauds avant l'arrivée des renforts avait largement suffi à construire une histoire à sensations. Le journaliste écrivait, notamment, que le jouet en plastique renvoyait à une exposition d'art contemporain organisée en Normandie. Parmi les nombreuses sculptures installées sur plusieurs kilomètres le long de la Seine, on pouvait admirer un catamaran bâti à partir d'allumettes géantes, un gratte-ciel planté à l'envers sur la berge, mais aussi, précisait-il, un canard de bain d'un mètre d'envergure dérivant sur le fleuve.

Clovis Frisset nota mentalement cette anecdote, à tout hasard, mais ne voyait pas bien en quoi elle pourrait l'aider dans l'immédiat. Sur la même page, un encadré signalait que deux adolescents avaient été interpellés sur le terre-plein central de l'autoroute du sud. Ils étaient suspectés d'avoir jeté des cailloux sur les voitures, du haut d'un pont tout proche. Plusieurs automobilistes avaient averti la patrouille de gendarmes mobiles. Clovis repensa au verbe « canarder ». Sa victime étouffée pourrait-elle être un parent de ces gamins, tué par représailles ?

Le journaliste ne donnait pas dans son article, en exclusivité, l'identité du mort. Il semblait n'avoir même pas fait le rapprochement entre les mots « journal » et « canard ». Manque d'inspiration ou

omission délibérée ? Le policier hésitait à se rendre à la rédaction pour un rapide interrogatoire : il lui serait difficile de ne rien révéler au cours de la conversation... même s'il n'y avait pas grand-chose à dire.

Le téléphone posé au bord du vieux bureau sonna.

– Commissariat d'Évry ; j'écoute.

– Capitaine Frisset ?

– Oui.

Clovis Frisset regrettait les anciennes appellations, avant l'adoption des grades militaires dans la police. Plutôt que « capitaine », il aurait préféré être « inspecteur ». Le mot faisait penser aux impôts, à l'Éducation Nationale et aux travaux finis, mais il avait nettement plus d'allure pour un enquêteur, grâce à un riche passé littéraire et cinématographique.

Le capitaine devrait attendre de devenir commissaire pour bénéficier d'une aura exclusivement policière...

– Lieutenant Mirald, du poste de police de Carrières-sur-Seine, à l'appareil.

– En quoi puis-je vous aider ?

– Je pense que j'ai quelque chose pour vous. Nous avons trouvé un cadavre en bord de Seine, dans notre commune, à l'Île Fleurie. En tapant mon rapport, j'ai consulté la base centrale, et votre affaire m'a semblé fortement liée à la nôtre.

– Comment ?

– Par le psaume 51.6. Retrouvé imprimé sur une feuille en boule au fond de la gorge de la victime.

– Quand puis-je venir ?

– Je vous appelais pour vous inviter.

– Je pars immédiatement ; je devrais être chez vous dans un peu plus d'une heure.

Carrières-sur-Seine, Yvelines, banlieue ouest de Paris.

Le gyrophare et l'avertisseur sonore de la voiture banalisée de Clovis Frisset ne résolurent pas tous les problèmes de circulation, et le policier arriva chez son collègue avec un peu de retard sur sa prévision. Les deux policiers se rendirent aussitôt sur le lieu du meurtre, près du parcours de golf.

– Voici donc l'Île Fleurie, pensa Clovis. Drôle de nom. Mais où sont donc les fleurs ?

Le paysage n'offrait à sa vue que la verdure immaculée du golf, surmonté d'un viaduc pour l'autoroute de l'ouest, et d'un autre pour la voie ferrée.

– C'est ici que notre victime a été retrouvée, les pieds dans l'eau. Un golfeur, habitué des lieux, avait envoyé sa balle hors du parcours. Il la cherchait par ici lorsqu'il a trouvé le corps. Il nous a immédiatement appelés avec son téléphone portable.

– Des informations sur la victime ?

– Étouffée par la feuille de papier dont je vous ai déjà parlé. Nous avons retrouvé son portefeuille, garni, dans une poche de son pantalon. Il s'appelait Nicolas Fourvier et habitait Puteaux, près du grand quartier d'affaires parisien. Il venait s'entraîner ici régulièrement, deux fois par semaine, d'après le gérant.

Clovis s'accroupit pour examiner le sol.

– Des indices ?

– La scientifique a terminé ses relevés il y a moins d'une heure. Pas grand-chose à se mettre sous la dent. Pas d'empreintes sur le corps ou les vêtements ; pas d'objets particuliers. Quelques traces de pas dans la boue, c'est tout. Pour le bout de papier, il faudra attendre les analyses. Pareil pour l'autopsie. La mort est vraisemblablement intervenue tôt ce matin.

– Bien. Pourrez-vous m'appeler quand vous en saurez plus ?

– Et je vous transmettrai une copie de tous mes rapports.

– Parfait, merci. Vous pouvez également compter sur moi pour vous tenir informé. À bientôt.

Évry, Essonne, banlieue sud de Paris.

Revenu dans son commissariat, Clovis Frisset ressentait de la déception. L'affaire de Carrières-sur-Seine ne lui apportait pas, pour l'instant, de réponses concrètes. Il pouvait toutefois compter sur l'aide bienvenue de son collègue. Une équipe supplémentaire rechercherait le même tueur que ses propres collaborateurs. Ce support lui apportait un peu de réconfort et d'encouragement. Il allait vite déchanter en faisant le bilan des informations récoltées par son équipe.

Alors qu'il se rendait à la salle de réunion, le commissaire divisionnaire, son plus haut responsable hiérarchique, passa la tête dans le couloir. Brun, à la peau mate, le chef du commissariat impressionnait par sa taille avoisinant les deux mètres, qui justifiait l'appellation de grand chef.

– Frisset ? Vous avez cinq minutes ?

Cette question masquait mal la convocation qu'elle déguisait.

– Où étiez-vous, capitaine ? Cela fait deux heures que je veux vous parler de l'enquête sur l'inconnu au canard.

– Je suis allé voir sur place une affaire similaire à Carrières-sur-Seine, monsieur le commissaire. L'évidence du lien entre les deux crimes s'impose. Nous avons trouvé exactement la même citation biblique dans les deux cas.

– Bien. Sachez que le préfet vient de m'appeler, à la suite de la parution de l'article dans le journal local ; il souhaite être informé minute après minute de cette affaire.

– Comme d'habitude, monsieur le commissaire ; c'est un grand classique.

– Gardez votre ironie, Frisset. Vous savez aussi bien que moi qu’il reçoit ses instructions du ministère. Ce n’est pas par plaisir qu’il nous harcèle. Quand la presse se mêle d’un fait divers et le transforme en affaire sensationnelle dont tout le monde parle, les politiques s’y intéressent irrémédiablement. Il nous faut des résultats au plus vite.

– J’y travaille, monsieur le commissaire.

– Je le sais bien, Frisset, je le sais bien. La victime a-t-elle été identifiée ?

– Pas encore.

– Combien de pistes encourageantes avez-vous ?

– Il est encore un peu tôt pour vous dire, monsieur le commissaire. Je descendais voir mon équipe lorsque vous m’avez fait entrer. Nous avons plusieurs idées, mais moins nous aurons de possibilités, moins nous risquerons de nous égarer dans de fausses pistes.

– Cessez de plaisanter, Frisset. Je vous laisse vous remettre au travail ; je ne voudrais vous ralentir.

– Merci, monsieur le commissaire.

Libéré par son chef, le capitaine Clovis Frisset put rejoindre ses coéquipiers pour faire le point.

– Choux blanc à la cathédrale. Personne, au diocèse, de la secrétaire à l’évêque en personne, ne reconnaît notre victime.

– Même chose avec la fédération des chasseurs. L’homme est inconnu au bataillon.

– Rien à signaler du côté de la scientifique. L’autopsie confirme la thèse de l’étouffement. Aucune blessure et pas d’empreinte.

– L’appel à témoins ne donne pas plus de résultat. Les standardistes n’ont enregistré aucun appel sérieux jusqu’à maintenant.

– Ce n’est pas possible, se lamenta le capitaine Frisset, en écrasant un poing sur son bureau.

Personne ne reprit la parole. Non que quiconque fut intimidé par la réaction du capitaine : il n'y avait simplement plus rien à ajouter.

La sonnerie d'un téléphone brisa le silence. Le lieutenant Mirald rappelait déjà, pour apporter, enfin, une information importante : la profession du golfeur tué. Cette précision semblait expliquer le choix du psaume. Les policiers se mirent d'accord pour considérer que le tueur avait perdu la citation lors du premier crime, et qu'il avait dû en faire une copie pour signer le meurtre suivant.

La victime de Carrières-sur-Seine finissait ses études de médecine dans un service de chirurgie de la capitale.

– Autrement dit, annonça le capitaine Frisset à son équipe, il était interne des Hôpitaux de Paris ; cela peut donner un sens au message relatif à « *l'homme intérieur* ». Nos collègues vont interroger ses directeurs et ses superviseurs pour savoir s'il y a des conflits en cours, notamment au sujet d'erreurs médicales. Si l'explication du canard en plastique est aussi tirée par les cheveux, nous ne sommes pas au bout de nos peines !

Mais les doutes du capitaine ne durèrent pas. Les standardistes départementaux reçurent un appel téléphonique signalant une disparition qui débloqua soudainement l'enquête.

- Nous avons l'identité de notre victime : il s'appelait Benoît Melniro.
- Et que faisait ce monsieur dans la vie ?
- Il était employé par le célèbre Orchestre de France.
- De quel instrument jouait-il ?
- Aucun. Il était régisseur principal. Je ne pensais pas que les orchestres avaient besoin de quelqu'un à plein temps pour s'occuper d'une régie de sonorisation. C'est plutôt un boulot pour les ingénieurs du son des radios et des studios d'enregistrement, non ?

– Dans un orchestre classique, le régisseur ne s’occupe pas de la régie.

Clovis Frisset marqua une pause, songeur.

– Je crois que je commence à imaginer une explication pour le canard.

L’orchestre s’est-il séparé d’un musicien, récemment ?

– Un instant, je regarde dans mes notes... Oui, d’un trompettiste. Renvoyé du jour au lendemain. La fiche que m’a communiquée l’attaché de presse indique « second pupitre »...

– Renvoyé ? En voilà, un beau mobile ! C’est sûrement notre homme. Partez l’interpeller tout de suite avec une brigade. Ramenez-le en vue d’une mise en examen pour meurtre avec préméditation, et récidive.

Un large sourire éclaira le visage du capitaine Clovis Frisset.

– J’espère que j’ai raison, se dit-il.

Et il apparut rapidement qu’en effet, il ne se trompait pas.

Le suspect arriva très calme au commissariat. Amené directement auprès du capitaine, il attendit poliment l’invitation à s’asseoir.

Il s’installa, et regarda attentivement autour de lui. Sur le bureau tout proche, des photographies familiales encadraient un ordinateur sans âge. À sa gauche, un épais anneau métallique dépassait du mur. Certainement pour attacher les voyous qui se débattaient. De l’autre côté, un dessin d’enfant, abstrait, mettait en valeur une affiche dénonçant les méfaits du tabac.

À la demande du policier, il déclina son identité et prêta serment. Clovis Frisset, surpris par la décontraction du suspect, hésita sur la manière de conduire son interrogatoire.

– Nous savons tout, bluffa-t-il.

– Je m’en doute ; je vois suffisamment de feuilletons télévisés pour connaître la valeur des enquêteurs de la police.

– Avez-vous tué Benoît Melniro, le régisseur de votre orchestre ?

– Oui.

– Avez-vous également tué le médecin Nicolas Fourvier ?

– Oui. Pourquoi le nierais-je ? J'ai pris plaisir à les tuer, tous les deux ; j'ai ressenti une sorte de soulagement. Je ne m'en cache pas. Ils le méritaient ; ils ont vidé ma vie de son sens.

– Expliquez-moi.

– Un malheureux canard. Un pauvre couac, en plein solo de trompette. Une fausse note dans les quatre petites mesures que je joue seul, après la longue tirade du premier trompette, le soliste attitré. Un manque de souffle a traversé mon instrument pour finir misérablement en un bruit honteux, devant les cinquante mille spectateurs du concert de charité réunis dans le Grand Stade National. Dès la fin de la représentation, le régisseur m'a ordonné de prendre rendez-vous avec le comptable pour mon dernier chèque. En me renvoyant, il a brisé ma vie ; je ne vivais que pour la musique. Je me demande s'il n'a pas fait qu'exécuter les instructions du chef d'orchestre. Il faudra que je m'occupe de celui-là, aussi.

– Calmez-vous. Et l'interne de l'hôpital ?

– Je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé pendant ce concert maudit, après une carrière sans reproche. La cause ne pouvait être que médicale. Je me suis donc rendu aux urgences. Ce charlatan m'a diagnostiqué une pneumonie. Une pneumonie ! J'ai mis une semaine à me rendre compte que tout était de sa faute.

Peu à peu, le meurtrier avait haussé le ton, jusqu'au hurlement. Clovis Frisset tapa la déposition sur son ordinateur, dans une orthographe approximative, sans s'énerver. L'homme qui lui faisait face paraissait incontestablement fou à lier. Les psychiatres sauraient-ils déterminer si son déséquilibre mental trouvait son origine dans son renvoi de l'orchestre ?

Le commissaire divisionnaire et le préfet se satisferaient de cette affaire rondement menée. Les hommes politiques se féliciteraient de l'efficacité de la police.

Pas le capitaine Clovis Frisset. Il ne considérerait pas avoir résolu cette enquête. Le mystère s'était noué et dénoué seul, ou presque.
